

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

GOULAS EST MORT !

Que d'émotion, que de souvenirs dans ce titre : GOULAS ! Il faudrait les quatre pages de ce bulletin pour exprimer tout ce que ce nom évoque pour nous. C'est toute l'histoire de nos débuts de captifs, ce sont toutes nos aventures depuis le premier contact avec les chleus, quelque part en Alsace ou en Lorraine, jusqu'à l'arrivée dans les camps de Poméranie. Ce sont les premiers mois de kommando, puis les premiers retours au Stalag. C'est le système D de l'organisation du confort dans les garages de Greifswald, puis dans les piaules. C'est la chambre 3. C'est le « sport » quotidien, c'est le poker et la banque russe, c'est enfin le premier rapatriement : celui des anciens combattants.

Goulas, cher vieux « papa Goulas » ! En parlant de toi, c'est toute une page de notre vie que je vais évoquer. Un de ces passages qu'on croit avoir oubliés mais que les circonstances se chargent de nous rappeler : c'est parfois le hasard d'une rencontre après des années de silence ; c'est à intervalles presque réguliers la lecture d'un nom dans le bulletin de l'Amicale ; c'est, hélas ! aussi le grand départ d'un de ceux qui fut notre meilleur compagnon. Et voici que défile en nous le film d'une époque, que se déroulent les épisodes douloureux ou émouvants, que revivent les moments cocasses.

Goulas ! C'était en juin 40. Un troupeau de milliers de gars aux mines défaites, aux vêtements crasseux, aux musettes vides, se traînaient lamentablement sur la route de Bains-les-Bains à Epinal. Encadrés par de jeunes athlètes blonds et verts aboyant sans cesse des « loss » que nous n'avions pas fini d'entendre, nous allions, sortis des prés, vers ces casernes où les bouteillons nous promettaient la libération !

Un gars du train-hippo, un vieux pour nous, gardait son large sourire gouailleux bien qu'il arborât, entre une culotte s'arrêtant aux genoux et des godillots fatigués, une paire de jambes écarlates, brûlées par les coups d'un soleil qui avait profité du sommeil trop lourd d'un être épuisé pour accomplir ce mauvais coup.

C'est donc là, mon vieux Goulas, que je te vis pour la première fois. Epinal ! Images, la population se pressant sur les trottoirs pour nous ravitailler. Epinal ! Images, ces casernes surpeuplées où nous vécûmes des jours d'espoir, d'angoisse et de déception. Epinal ! où déjà, Goulas, tu t'occupais de tes gars, où déjà ta bonté était mise à rude épreuve.

Il fallait, entre des appels interminables, se « défendre » pour toucher et distribuer une soupe de famine. Il fallait — en vue de la libération prochaine — établir de multiples états : par classes, par professions,

par situations de famille, par province, etc. C'était la « course aux inscriptions » ; nous en vîmes qui furent tout à la fois bretons et lampistes, marins et pères de famille, alsaciens et sanitaires.

Toi, tu étais resté le « margichef » de réserve, ce qui te valut d'être embarqué comme chef des convoyeurs d'un train de nos bons chevaux que ces braves Allemands ne nous volaient pas, mais que, par amour des bêtes, ils emmenaient goûter l'avoine vitaminée du Grand Reich.

Je fus, avec notre ami Pierre Michel notamment, des quatre-vingts qui partirent avec toi. Voyage vers le fin fond de l'Allemagne, voyage que nos geôliers nous avaient promis sur l'honneur (le leur !) n'être qu'un simple aller et retour, une excursion quoi !

Eh bien ! ce voyage figure parmi les moins mauvais de nos premiers souvenirs. Nous ne fûmes pas « malheureux » pendant ces cinq jours, beaucoup moins à plaindre que tous les autres qui furent entassés dans des wagons infects, encargonnés dans des péniches sans air, ou traînés sur des routes éreintantes vers les lieux d'une sinistre villégiature.

Glissons sur l'arrivée à Stolp et pleurons sur le retour à... Hammerstein ! Parlons peu de ce joli camp que la plupart d'entre nous connaissent trop bien. Accueillis par l'odeur des « kartoffeln » en silo, parqués sous des besonneaux, en loques, immatriculés, photographiés, enfin tout ce que d'autres ont déjà, et mieux que moi, longuement rapporté.

Nous étions, les quatre-vingts d'Epinal, blottis sous ta protection. Nous ne nous lâchions pas, et surtout nous ne te lâchions pas. Tu étais déjà « papa Goulas ».

Lorsque nous quittâmes ce champ de barbelés et de miradors, notre équipe s'était enrichie d'un contingent de copains parmi lesquels ceux du 182^e d'artillerie n'étaient pas les moins agréables. Et c'est déjà une belle amicale qui fit son entrée à Greifswald le 15 août 1940.

Là, les chleus et les « autres » — c'était des sous-offs comme nous qui avaient, déjà ! sauté sur les planques — se chargèrent de nous disloquer et ce furent les kommandos. Agricoles, pour toi — le 11/228 — comme pour moi — le 11/226. Industriels pour d'autres, ceux d'Arado, de Stettin, des Zuckerfabriks et d'ailleurs.

Mais Pasewalk et son infirmerie ne tardèrent pas à nous rassembler et il ne nous fallut pas de longues réflexions pour convenir ensemble que nous n'avions aucun goût pour la culture. Toi, le « banquier », moi, le « boursier ». Ton Crédit Foncier était en face de ma « Chase Bank » et vous évoquions la rue Cambon. De là, du refus de travailler au

« zuruk stalag », il n'y eut que quelques heures de train.

Et nous voici associés, « faisant popote », partis pour de longs mois de vicissitudes nouvelles. Dépayés dans ce grand garage, sur cette fibre de bois sale, pouilleuse, la plus sale et la plus pouilleuse étant toujours généreusement laissée aux « nouveaux » par ceux qui avaient déjà pris les habitudes du lieu.

Tu t'es souvenu longtemps de notre premier colis reçu au camp. Ce colis de Parisiens, ô combien miteux comparé à ceux des provinciaux, mais colis qui contenait l'expression des sacrifices de nos mères et de nos épouses déjà privées de tout. Nous l'avons partagé en frères, nous avons compté ses morceaux de sucre, nous avons mesuré ses tranches de saucisson pour agrémenter le plus longtemps possible nos repas aux soupes de poires, aux soupes de morue, pour accompagner nos biscuits dévalués et encuminés.

Et puis, avec l'apparition des blocs de lits dans lesquels la classe dirigeante des adjudants-chefs — (je ne leur en veux pas, c'était humain et ils furent « très bien » par la suite) — nous laissa deux places « en bas », ce fut le commencement de notre bonne fortune.

J'avais un briquet, — que tu vendis cinq marks — et tu savais jouer au poker. Entre le sport, car tu fus notre « sport-führer », — c'est-à-dire que tu nous fis marcher au pas et même « changer de pas » d'une façon si charmante que les chleus n'ont jamais compris que tu te foutais d'eux — entre le sport, donc, et la soupe — c'est moi qui « faisait la cuisine » — entre le casse-croûte et l'extinction des feux, tu ramassais la gloire et aussi la matérielle de notre tandem.

Et, on peut l'écrire, notre « chambre 3 » consacra ta personnalité. Dans cette piaule unique, ta verve et ton humour, ta bonté et ta générosité ont contribué largement à créer l'ambiance d'optimisme et de franche camaraderie qui unissait alors des êtres aussi divers que Manin et Valrivière, que Papon et Audin, que Goret et Piatte. La chambre 3, ce sont les farces de Doudou, la musique « anale » de Michaud, la barbiche du Père Ferraille, l'appétit de Louaisel, les exploits de Bébert Déchaud, les tripous de Mme Vidal, l'élégance de Lelong, la malice de Dufourg-avec-un-G, la petite tête de Breton, et j'en passe, le tout orchestré, coiffé, dominé par la bonne gueule de papa Goulas dont la voix caverneuse, troublant le repos des grincheux de la chambre 2, perçait la cloison d'un retentissant « Bonsoir mon ami Sol » auquel le Bordelais faisait écho d'un tonitruant « Bonsoir, mon ami Goulas ! » Ce qui, chaque soir, marquait la fin de nos veillées de loufoqueries.

Oui, c'était bien là la chambre 3, celle qui connut les meilleurs sentiments, et les plus durables, puisque notre Amicale y a puisé ses plus fidèles piliers, celle qui prodigua

toute la joie qui pouvait être donnée aux captifs puisqu'elle abritait et les animateurs du « Gay-Passe-Temps » et les champions du hand-ball, celle chez qui aussi, et malheureusement, le typhus choisit le plus grand nombre de ses victimes, les Barrant, Jacquot, Bourde qui y restèrent, les Lœw, Campagna, Herengt qui en sortirent par miracle.

Oui, mon vieux Goulas, tu fais bien partie de notre vie. Tu vois que nous ne t'avons pas oublié. Excuse-moi de n'avoir pas relaté tes seules tribulations. Reçois nos remerciements de nous avoir permis de revivre, à travers toi, ces quelques moments. Constate que je ne pouvais pas parler de toi sans décrire en fait la vie du Camp, tellement grande y fut ta personnalité, tellement appréciée y fut ta bonté.

Papa Goulas, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour te prouver notre reconnaissance pour rendre hommage à ta mémoire, pour te dire « Adieu, mon ami Goulas ».

Roger BUISSONNIÈRE.

COURRIER DU MOIS

NAISSANCES

Notre camarade A. HOLTZER, 13, rue Charles-Nodier, à Besançon (Doubs), nous annonce la naissance de son deuxième enfant : « Une fille cette fois ».

Nous adressons aux parents nos félicitations et nos meilleurs vœux de joyeux avènement.

DÉCÈS

Nous avons eu la douleur d'apprendre le décès, survenu le 25 juillet, de Mme MANIN, mère de notre président et ami Gustave Manin.

Nous présentons nos condoléances les plus sincères à toute la sympathique famille Manin et les assurons de nos sentiments les plus douloureusement affligés.

**

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de notre camarade Pierre GOULAS, qui fut vice-président de notre Amicale en 1944.

Ses obsèques ont eu lieu le 26 juillet, à 11 h. 30, en l'église de Poincy (S.-et-M.).

Nous présentons à Mme Goulas, son fils et toute la famille de notre regretté camarade, nos condoléances les plus sincères.

En classant de vieux papiers...

C'est ainsi que commence sa lettre l'ami Valrivière. Eh bien ! C'est en classant de vieux papiers qu'il a retrouvé « deux petites élucubrations, sans prétention », et qu'il a faites « à une époque où ma muse était encore svelte et chevelue ». Quelle bonne idée as-tu eu là ! Si d'autres suivaient ton exemple et fouillaient un peu dans leurs vieux papiers ou leurs souvenirs que d'articles, poésies, contes, etc., aurions-nous reçus pour notre bulletin et auraient distraît, égayé ou amusé les copains.

Pendant son séjour à Greifswald, Valrivière était le poète, le chansonnier, l'auteur des sketches qu'on jouait au G. P. T. aux temps héroïques des débuts de notre théâtre. Si ses occupations de notaire lui permettaient, il nous aurait fait, j'en suis certain, quelques articles épatants sur ses souvenirs où l'humour ne manquerait pas.

Je dois avoir toujours, nous écrit-il, le texte de « Retour », petit sketch créé par Pilla et Hereng. Mais quel effet fera-t-il imprimé, dépouillé des prestigieux décors de Berroëta et Brunet et de la musique de Jourquin ? Il lui manquera le sel que lui donnaient les circonstances de cette triste époque, et l'à-propos de l'actualité !

Tu as certainement raison ! Mais notre bulletin est lu surtout par les anciens du II C et nous comptons sur toi pour nous faire parvenir ce sketch pour un de nos prochains numéros.

Merci d'avance et nous espérons tous que tu tiendras ta parole et viendras nous serrer la main à l'Amicale.

B. M.

Dans le courrier

Frank ROCHE nous envoie ses « souvenirs et amitiés », J. MOUSSON, ses « amitiés » ainsi que R. MALICOT.

Louis del RIO écrit : « Je souhaite recevoir longtemps le bulletin qui nous donne toujours des nouvelles de quelqu'un que nous connaissons ».

Nous aussi, del RIO, nous souhaitons pouvoir te donner longtemps satisfaction. Crois bien que s'il n'en est pas ainsi, il n'y aura pas de notre faute.

Jules LAUVAUX et Désiré BERTRAND envoient leur « amical bonjour à tous ceux du II C à qui ils souhaitent particulièrement santé et prospérité ».

Merci de tous à tous deux.

Roger DUBUC, de qui le secrétaire est personnellement très heureux d'avoir des nouvelles, nous assure qu'il « n'oublie pas ses chers camarades de captivité » et que « c'est toujours avec grand plaisir qu'il lit notre journal ».

Merci beaucoup, mon cher DUBUC, mais es-tu toujours de service dans ton métro ? Ne pourrais-tu faire un saut un mardi soir jusqu'au 68, de la rue de la Chaussée-d'Antin ? Je t'affirme que Tatave et moi-même serions enchantés de te revoir.

Mme HURION, écrivant au nom de son mari, nous dit qu'elle « suit les causeries de notre bulletin avec intérêt ».

Nous sommes charmés de vous apporter quelque agrément, madame.

R. AULAGNIER est également très content de lire le journal de l'Amicale et envoie son souvenir à tous les ex-pensionnaires du II C et en particulier du IX 267 à Barth-Holz où il était avec Jean MONTCUIT, dont il nous communique l'adresse. Merci, cher ami !

Gérard LECONTE transmet son « bon souvenir » à tous ses camarades « et en particulier à l'ami MINASSE qu'il n'a pas revu depuis son départ de Politz en 1942, TESTE Pierre, qui n'a pas répondu à ses lettres ». Il demande ce qu'est devenu ONILLON. Il serait heureux de revoir LAMBERT et LAPEYRE à qui il demande de lui fixer un rendez-vous.

N'ayant pas reçu la rubrique de Jeu de Dames, de Pierre Pérot, nous nous excusons d'être obligés de la reporter au numéro suivant.

Ça y est !

Comme suite au voyage de nos camarades MANIN, TARIN et GARFINKEL, à Lille, en décembre 1950, il a été envisagé d'organiser une rencontre des Amicales des Stalags II de Paris et du Nord.

Pour faciliter cette manifestation et lui donner le maximum de chance de réussite, il fallait choisir un endroit à mi-chemin entre Lille et Paris et puis fixer la date.

Ça y est !

Nous venons de recevoir la lettre de l'Amicale des Oflags et Stalags II du Nord confirmant que

**LE RENDEZ-VOUS DES ANCIENS
DES STALAGS ET OFLAGS II
AURA LIEU A AMIENS
LE 16 SEPTEMBRE 1951**

Nous prions donc tous nos camarades désireux de participer à cette manifestation de se faire inscrire à notre bureau **le plus tôt possible**, afin de nous permettre de prendre les dispositions nécessaires pour le billet collectif, ce qui diminuerait les frais de chacun.

LE BUREAU.

J'espère, mes chers camarades ci-dessus désignés, que vous vous ferez un devoir de renouer des relations avec Gérard LECONTE. Maintenant, LECONTE, nous faisons des vœux pour le prompt et complet rétablissement de ta femme.

SAINT-CLIVIER nous adresse toute son admiration et sa grande estime, un bon souvenir aux amis et que vive l'Amicale. Merci SAINT-CLIVIER. Toutes ces marques de sympathie nous touchent.

Rares sont les lettres qui ne contiennent des souhaits de longue vie à l'Amicale et nous envoient avec leurs amitiés des encouragements : G. JULLIARD, P. POTIER, M. GOSSE, G. LEVI en sont les auteurs du dernier courrier. Merci à tous.

PARILLAUD, abbé TASTU, DAUBANAY, SIMON, adressent leur bon souvenir à tous les amis. ROTIER et GOSSE envoient leurs amitiés et, en particulier, aux anciens du Nordenham.

Bon souvenir à tous les camarades de Torgelow de la part de P. VESCHAMBRE et à tous les anciens de Greifswald, de la part de Ch. MASSIAS, HOLTZER envoie son bonjour à tous les K. G. et en particulier à ceux de la Huthkraft de sinistre mémoire.

La suite au prochain numéro.

LE SECRETAIRE.

Bonnes histoires

Le réveil arrêté.

Un homme remonte, le soir, son réveil, car il doit se lever de bonne heure le lendemain matin. Dans la nuit, au cours d'une insomnie, il constate que son réveil s'est arrêté. Comment faire, puisqu'il n'a plus l'heure ?

Une idée lui vient ; il prend son clairon, ouvre la fenêtre et lance quelques notes éclatantes.

Une voisine se lève et lui crie :

« Vous n'êtes pas fou de jouer du clairon à 2 heures du matin ? »

— Merci, lui répond-t-il, c'est tout ce que je voulais savoir. »

**

Un couple se présente devant M. le Maire à la maison commune. La mariée est jolie et le marié est ivre, mais alors saoul comme un « Polack ».

Le maire dit au marié :

— Revenez-donc demain, quand vous serez un peu moins « humide » et que vous aurez toute votre raison raisonnable.

Le couple se présente le lendemain. La mariée est encore plus jolie et le marié encore plus ivre, mais alors, une... « cuite » de première classe.

— Eh ! quoi dit le maire à la mariée, n'avez-vous point honte de conduire à la mairie un homme saoul à ce point ?

— Ah ! ne m'en parlez-pas, monsieur le maire ! Allez, je suis bien malheureuse, quand il n'a pas bu, il refuse de venir.

**

Autre histoire de fous.

Un fou essaie d'enfoncer un clou dans un mur. Malheureusement, il frappe sur la pointe et... le clou n'entre pas.

Comme il se plaint de cet état de choses à un de ses camarades, celui-ci réplique :

« Tu ne vois donc pas que c'est un clou pour le mur d'en face ? »

**Permanences tous les mardis
de 18 heures à 20 heures,
68, rue de la Chaussée-
d'Antin, Paris (9^e).
(Métro : Chaussée-d'Antin
ou Trinité).**

**LISTE DES CAMARADES
ayant payé leur cotisation depuis la parution
du dernier bulletin**

Gaby GUIMARD.	Jean PAPON.
René MALICOT.	René CHIPOT.
Roger DUBUC.	René PENEL.
Joseph BOUYSSOU.	Germ. MARQUERITAT.
Louis LISET.	Joseph ROBERT.
Jean GATELLIER.	Maurice DE VREGILLE.
Jules LAUVAUX.	Georges CHEMINOT.
Désiré BERTRAND.	André DAUBANAY.
Roger BERNARD.	D ^r GRIGNON.
Jean ALISSANT.	Eugène JAHOUEN.
Louis DEL RIO.	J. VILLEPREUX.
Jacques MOUSSON.	Georges TINSEAU.
NINO NESI.	Gérard LECOMTE.
Jean HALLAIR.	Paul POTIER.
Franck ROCHE.	René PERIVIER.
Lucien FABRE.	Marius RAILLON.
Marcel LEVEQUE.	Pierre BRUNET.
Marius BARREAU.	Raymond YGER.
Marcel DASSOT.	Jean GRILLEPOIS.
Eugène LERAY.	Roger DUMESNIL.
Michel PACCHIANA.	René STENVOT.
Gustave HURION.	Pierre VESCHAMBRE.
René ROUVIERE.	Marcel GOSSE.
Maurice DHILLY.	Robert BERNIE.
Paul DESMAISON.	Antoine ESCARO.
Gabriel LALLEMAND.	Eugène BRISSET.
Henri MORIN.	Gaston LEVI.
Robert MEILLEY.	Jean HUGEL.
Clovis MARQUET.	Yves EUVRARD.
André SAINT-CLIVIER.	Camille JACQUEL.
Jo QUESNEL.	Camille MASSIAS.
Pierre GOULON.	Eugène TIERTANT.
André WOLF.	Charles MAILLARD.
Abbé TASTU.	René BAUDSON.
Michel VETILLART.	Jean ROUILLE.
Gaston LACASSAIGNE.	François JOUX.
Lucien JEANJEAN.	Jean PERRIN.
Albert SONNET.	Henri LEMOINE.
SAINT MARTY.	Arm. MENDIBOURRE.
Alexis PARILLAUD.	Roland TRIBOULET.
Jean SEYCANVIE.	Auguste HOLTZER.
Roger MARY.	Henri MAURICE.
Jean ROULLE.	René DEVERS.
Paul MASSON.	Joseph CARBONNIER.
Georges JULLIARD.	Maurice DUFOSSÉ.
Jacques VALRIVIÈRE.	Vve CHAMPIGNY-
Jean MICHAU.	JOUBERT.
Maurice LAISNE.	Robert SIMON.

Ballade des Prisonniers

(A la manière de François Villon).

Prisonniers tristes et pitoyables
Vêtus d'oripeaux étriés
Nous marchons comme pauvres diables
Sans fin le long de nos piquets.
Pour nous leurs noires silhouettes
Hérissées de fils barbelés
Limitent la froide courette
Où nous végétons désolés
Affamés, tondus, efflanqués
Prisonniers tristes et pitoyables !

Prisonniers tristes et pitoyables
Tous en vrac nous sommes parqués
Comme bétail en une étable,
Nous avons nos genoux pour table,
Et sommes nourris au baquet.
Si quelquefois notre gardien
Nous jette un os de sa fenêtré
Alors sans plus nous connaître
Nous nous battons comme des chiens.

Prisonniers tristes et pitoyables
Du geôlier narquois et rageur
Le fouet nous suit et nous accable
Aggravant encor nos malheurs.
Et la censure inhumaine
Se moquant bien de nos peines,
Et tourmentant notre raison
Nous laisse de longues semaines
Sans nouvelles de nos maisons.

Prisonniers tristes et pitoyables
Ecrasés par le dur destin
Nous conservons l'âme meurtrie
Car nous pleurons notre Patrie
Nos foyers perdus et lointains !
Pour cicatriser les blessures

Que nous portons dans notre cœur
On nous donne littérature
Louant lâchement nos vainqueurs.

Prisonniers tristes et pitoyables
Nous restons aux travaux forcés
Jusqu'au moment où harassés
Nos corps tomberont lamentables
Bons à jeter dans le fossé.
Bien qu'ayant perdu la gaieté
Nous poursuivons inépuisables
Du fond de l'exil effroyable
Des rêves fous de liberté.

Amis, qui lisez la ballade
Plaiguez le sort des prisonniers
Battus, trompés, volés, malades
Toujours déçus et résignés.
 Craignez qu'un jour vous ne preniez
Rang dans leur sombre promenade.
Et tout comme eux, vous deveniez.
Que le Ciel damne le coupable,
Et tende une main secourable
Aux pauvres et tristes prisonniers !

Jacques VALRIVIÈRE.
Greiswald, octobre 1940.

Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié
les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas
encore adhéré à l'Amicale ?

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Leurs heures de sortie coïncident parfois avec les nôtres. Au début, nous faisons des collectes de vivres pour les petits Hellènes, mais nous nous apercevons bientôt que ce que nous leur donnons est pris par les Italiens. Aussi décidons-nous de les faire manger en notre présence.

Fin octobre, je pars au Stalag V A, faire ma prison ; deux Hollandais et un Italien m'accompagnent. La prison est une petite baraque en bois au milieu du camp. Un vieux soldat allemand fait office de geôlier. Après la fouille d'usage, je suis dirigé sur une cellule.

Les punis sont assez joyeux ; je les entends chanter à travers les cloisons. Le régime est à peu près supportable ; la soupe est maigre, mais il y en a à chaque repas. Ce qui me manque le plus, c'est le tabac. L'homme qui apporte la soupe me donne quelques cigarettes de temps en temps, mais c'est loin d'être suffisant. J'en suis réduit à fumer de la menthe que j'ai trouvée dans une poubelle.

Le matin et l'après-midi, nous effectuons une sortie de trois quarts d'heure dans une petite cour entourée de barbelés derrière la prison. Nous pouvons bavarder entre nous ; c'est une heureuse détente après l'isolement.

Il y a aussi dans le baraquement quelques civils français. Des bruits courent sur leur compte ; pour certains, ce sont des résistants, pour d'autres des agents du 2^e Bureau, pour d'autres enfin des officiers évadés. Je n'ai jamais pu savoir ce qui en était exactement. Les quatorze jours sont vite passés et je regagne la grande écurie.

Comme avant, nous passons le temps à jouer aux cartes et à organiser des spectacles. Tous les jours, une petite équipe part en corvée, épluchage de pommes de terre ou transport de pierres. C'est à qui n'en sera pas. D'ailleurs, même lorsque nous ne pouvons pas nous abstenir, nous n'entrons jamais en transpiration en travaillant. Un immense Hollandais, surnommé Dick, vaut à lui seul un spectacle. Il faut le voir « travailler ». Il examine longuement le tas de pierres ; puis il prend ses dispositions, on dirait un haltérophile se préparant à épauler et jeter un poids de trois cents livres. Enfin, il se baisse, prend une pierre (la plus petite), fait quelques pas en simulant des efforts terribles, repose la pierre et recommence son manège. Lorsqu'un gardien exaspéré veut le stimuler, il se tourne vers lui et lui demande d'un air affligé : « Alors, c'est vrai que vous reculez en Russie ? ». En général, le Boche n'insiste pas.

A cette époque, les bombardements sur le Grand Reich sont devenus intenses. Berlin, Hambourg, Brême, Cologne et les autres subissent l'assaut répété des fortresses volantes. Des prisonniers évadés de tous les coins nous racontent les faits. La région de Stuttgart n'échappe pas aux bombardiers alliés. Plusieurs fois, la ville est prise comme objectif et Ludwigsburg même reçoit plusieurs bombes. Chaque fois, nous sentons les murs de l'écurie trembler sur leurs bases. Nous sommes enfermés à clef à chaque alerte, bien que des tranchées aient été creusées dans la cour (il faut bien montrer à la Croix-Rouge internationale que l'on prend soin des prisonniers). Si une bombe tombe sur le camp, nous « y passons » tous ; nos protestations répétées demeurent sans effet.

Un convoi va bientôt partir pour la Bavière. La fuite des 11 camarades du dernier convoi a encouragé plusieurs d'entre nous. Une équipe est

formée dont je fais partie, pour tenter quelque chose durant le voyage.

La date du départ est fixée au 5 décembre. La veille, nous passons à la désinfection dans un camp de Russes situé à quelque distance du nôtre. Tout nus dans une baraque, nous attendons environ deux heures que nos vêtements sortent de l'étuve ; il y a bien un poêle dans la salle mais il se révèle absolument incapable de réchauffer l'atmosphère comme il conviendrait ; aussi ne faut-il pas s'étonner de nous voir agglutinés autour de cette maigre source de chaleur comme des mouches autour d'une goutte de miel. Pour comble, c'est dans la cour que nos vêtements nous sont remis et que nous sommes obligés de nous rhabiller. C'est un peu rosse...

Naturellement, avant de quitter le camp, la fouille habituelle nous est infligée. J'ai le très grand honneur (quelle considération !) de subir l'opération des mains... et des yeux du lieutenant « Vitamine ». Un Polonais français qui était du nombre des évadés du dernier convoi, jouit du même privilège.

Cette fois, les précautions sont prises : nos bagages et nos chaussures nous accompagneront, mais de loin. Nous irons donc en sabots et les mains libres. Le casse-croûte, un morceau de pain et du fromage, est roulé dans un papier et, comme presque tous mes camarades, je me l'accroche au cou. En outre, de la Croix-Rouge nous sera distribuée en cours de route.

A la gare de Ludwigsburg, quatre wagons à bestiaux sont à notre disposition, trois pour les hommes, un pour les bagages. Là encore, on nous donne une nouvelle preuve que la confiance ne règne vraiment pas ; les lucarnes des wagons sont garnies de barbelés et les portes sont verrouillées avec soin derrière nous. Alors, nous avons compris : toute fuite sera impossible. Tant pis, nous attendrons une prochaine occasion.

Il en faudrait davantage pour altérer notre moral. Dès que le train démarre, les chansons commencent ; elles ne subiront une courte interruption que lorsqu'on nous remettra la Croix-Rouge à l'occasion d'un arrêt dans une gare. Vers deux heures du matin cependant, le sommeil finira par avoir raison de notre pétulance.

Le froid du matin nous réveille lorsque nous passons à Munich et quelques heures plus tard le train s'arrête à Moosburg où se trouve le stalag VII A, terme du voyage. (A suivre.)



Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



Pour toutes vos plantations
arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges,
adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TERRASSON
(Dordogne)

qui fait des prix

exceptionnels à tous les anciens prisonniers



Camarades qui désirez du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

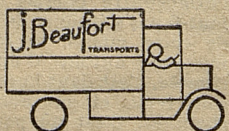
2, rue de l'Allée, CHOUILLY
par ÉPERNAY (Marne)

Livraison à domicile



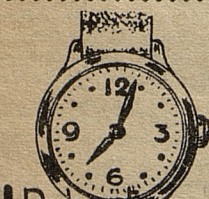
BEAUFORT Julien

TRANSPORTS
IANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé
PARIS (3^e)
(Réaumur-Arts-et-Métiers)
Tél. : TUR 49-10



Roberta Legros
ex RG du IC et IA

Bagues - Clips
Bracelets-montres
Transformations - Réparations
Prix de fabrique aux Ex-P.G
et à leurs familles.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1951. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1951 que vous collerez sur votre carte (si vous le désirez).

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. **Merci.**

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)



TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)



ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE..

Si, comme elle, vous voulez
braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un
imperméable pratique et élégant



PÊCHE ET SPORTS

124, rue Nationale
PARIS (13^e)

5 % de remise
aux ex-P. G.



Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

Impr. Paris. Réunies (Raymond Séguin, Directeur général)
10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9^e).

CAMARADES QUI VOYAGEZ,
n'allez pas en Touraine
sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFE - BAR - TABAC

145, rue Felvotte
TOURS (Indre-et-Loire)



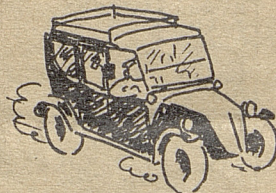
Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à

GOREL

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements,
s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)



JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade
du IC qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez
le chercher un jour à notre perma-
nence du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.